

Les Ribola, fabricants de sonnailles

Au Val d'Aoste, comme dans les autres pays autour du Mont-Blanc, seuls les collectionneurs ou quelques vieux paysans parlent encore des sonnailles Ribola, mais on ne sait pratiquement rien sur ces fabricants du passé.

Je suis donc parti à la recherche de ces mystérieux fabricants de sonnailles qui auraient travaillé à Fénis, d'après les uns, ou dans la *Cómba Frèida*, soit la vallée du Grand-Saint-Bernard, suivant les autres.

J'ai pendant longtemps cherché d'en savoir plus, sans résultat. Enfin, comme ce fut le cas pour d'autres enquêtes, c'est Cino Apostolo qui m'a donné la bonne adresse en m'envoyant chez Orbelina Voyat. Après quelques démarches infructueuses, nous nous sommes enfin rendus chez son oncle, Baptiste Voyat, âgé de 91 ans, où le mystère des Ribola a commencé à s'éclaircir.

Connaissant quelque peu l'histoire, Orbelina pose des questions pertinentes qui suscitent de très bonnes réponses.

C'est ainsi que nous avons appris que le chef de file, Jean-Baptiste Ribola, était un *magnìn* (rétameur) du Val Soana ; après avoir travaillé à Fénis, il avait acheté un magasin à Champagne (Verrayes).

Dans sa *bouteucca* il vendait un peu de tout : des courroies, de la vaisselle, des casseroles, *totte 'orte de bricolle* – nous dit Baptiste Voyat – et bien sûr des *carrón* (sonnailles) ! C'était un type drôle : si par hasard il avait déjà mis chauffer de l'eau dans l'*euila* pour faire la polenta et que quelqu'un, arrivé à ce moment précis, voulait justement acheter cette marmite en fonte (pour être sûr qu'elle était de bonne qualité), il n'hésitait pas à jeter l'eau et il la lui vendait en disant : « J'en ferai bien une autre, moi ! ».

Les gens de Fénis (mais aussi de Nus et des alentours) allaient tous chez lui acheter les outils pour la campagne lorsqu'ils se rendaient travailler leur vigne à l'adret ; si un outil était cassé, comme par exemple la pompe à sulfate, on allait chez le *magnìn* qui en prêtait une à lui, en attendant de la réparer.

On s'adressait à lui – continue M. Voyat – quand on avait besoin d'un *carrón* pour envoyer les vaches en montagne l'été. On ne met jamais de gros *ba'én* pour aller dans les alpages, on les met seulement en automne quand les vaches sont à la maison et qu'on peut les enlever le soir. Ribola avait toujours quelque chose pour vous servir.

Le frère de Orbelina, Ernest Anselme Voyat, nous renseigne, quant à lui, sur toute la parenté des Ribola.

Jean-Baptiste, qui avait épousé *La Madjourca*, avait une fille, Marietta ; il avait aussi élevé Palmyre Müller qui eut un fils, Battista Mario, auquel le *magnin* voulut bien enseigner son métier. Il enseigna son art aussi à *Tchéme* (Anselme), qu'il avait également adopté à l'âge de 15 ans et qui se maria ensuite avec la sœur de sa femme, *Tiste*. Mario et Anselme travaillent donc avec lui et vont continuer, après sa mort, le métier de *magnin*, fabriquant, entre autres, des sonnailles qui porteront toujours le nom de Ribola.

Nous en savons désormais davantage, mais Battista Mario Müller aura certainement d'autres choses à nous apprendre.

Avant, toutefois, je veux voir si à Champagne quelqu'un se rappelle encore des Ribola. Cino Apostolo m'accompagne. Malheureusement, sur place, les gens se rappellent vaguement des Ribola, sans rien de précis à nous raconter.

Encore une fois, le mystère entoure cette famille.

Puis quelqu'un nous indique une maison isolée, là-bas au fond, non loin de la Doire. Il s'agit d'un monsieur qui lit beaucoup, nous dit-on, et qui s'y connaît dans les menus et les grands événements de l'histoire valdôtaine.

En effet !

Quand nous lui apprenons la raison de notre visite, Sergio Denabian nous invite à entrer et, après un moment, il se dirige vers sa bibliothèque, très fournie, il en tire un petit livre et nous dit : « Tout a commencé par là ! » et nous montre du doigt une page où l'auteur, le chevalier Louis-Napoléon Bich, président du Comice Agricole d'Aoste, notait : « *J'ai entrepris seul, sans le secours ni l'appui de personne le défoncement de l'inculte de Diémoz en y consommant le fruit de mes sueurs et de mes épargnes [...] rendant à la culture rémunérative un sol improductif depuis huit siècles* »¹.

C'est justement ce terrain qui fut vendu à Ribola et sur lequel était bâti son magasin !

Afin d'en savoir plus, je me rends avec Orbelina chez Battista Mario Müller qui, comme nous l'avons dit plus haut, fut accueilli avec sa mère, puis adopté par Jean-Baptiste Ribola.

Mario est né le 27 août 1916 et habite Fénis. Il nous reçoit très gentiment. Orbelina l'avait informé au préalable de notre visite et nous pouvons entamer tout de suite notre entretien.

Les Ribola étaient quatre enfants : une sœur et trois frères – nous dit Mario. Deux vinrent travailler en Vallée d'Aoste et l'autre (Joseph) s'en alla faire le vitrier à Paris. Jean-Baptiste (1870-1933) s'établit à Fénis puis à Champagne, en prenant avec lui sa sœur et un frère, Antonio (*Tonin*), qui s'en alla très vite habiter Morgex, puis s'établit à Cérisey de Bosses où il commença à fabriquer pour son compte des sonnailles, *le boclo d'Etroble* ou *bondjón d'én cou*.

Battista Mario Müller (photo O. Voyat)

Jean-Baptiste était arrivé en Vallée d'Aoste pour la première fois en passant le Col Nivolet vers les années 1881, 1882: il avait alors 11-12 ans. Il arrivait de *Tchampi*, Campiglia, en Val Soana où, encore aujourd'hui, on trouve des Ribola: «*magnìn, véttrié et 'émèn'é* (semenciers) *vignon tcheu dè lé*».

Il commença à faire de menus travaux de rétameur en allant chez les uns et les autres avec sa *gourda* (sorte de boîte en bois qu'on portait sur l'épaule, semblable à celle des colporteurs savoyards, où l'on mettait le nécessaire). Avec d'autres jeunes garçons comme lui, il allait dormir à la verrerie d'Aoste où il n'avait pas froid et ne payait rien.

Plus tard il appela aussi ses frères: souvent en hiver ils se rendaient en Ligurie exercer leur métier. Puis ils retournaient de temps en temps au Val Soana, et le plus souvent en Vallée d'Aoste où ils reprenaient le cycle.

Jean-Baptiste Ribola était aussi allé en France où il avait vu fabriquer des sonnailles; il voulut essayer et fabriqua son premier carron à l'âge de vingt ans, à Fénis où, entre temps, il s'était fixé et où il se maria par la suite avec Nicoline Bonichon (*La Madjourca*). Mais il avait employé de la tôle commune et le son de cette première sonnaille n'était pas bon. Il essaya à nouveau avec une tôle en fer, obtenant un meilleur résultat.

À un certain moment, il a commencé à fabriquer des formes en bois qu'il a fait, par la suite, transformer en fonte par la fonderie Cravetto de Pont-Saint-Martin et, plus tard, à la suite de la fermeture de celle-ci, aux fonderies de Savigliano; il utilisait une forme pour les n° 1-2-3-4; une autre forme, différente, pour les n° 5 à 8 et une autre encore du n° 9 au 12.

À part, à la main, il fabriquait des *bondjón* et des 0 et 00².

C'est autour des années 20 qu'il acheta à *La Bicca*, la fille du chevalier Bich, cousin du baron Bich (celui des célèbres stylos à bille), le terrain et le magasin de Champagne.

C'est là qu'il continua à vendre, en plus de ses sonnailles déjà célèbres, un peu



de tout, des denrées alimentaires aux poêles, des objets de rétameur fabriqués par lui-même au ciment et à la chaux. Tous les *magnin* du Val Soana qui venaient travailler en Vallée d'Aoste allaient se fournir chez lui. Il avait aussi des vaches qu'il vendait et achetait tout le temps en descendant à Ivrée pour son commerce et pour les produits qu'il vendait dans son magasin.

Quant au fer qu'il employait pour ses sonnailles, il arrivait par train : alors il descendait avec son *birotch* (charrette) le chercher à la gare de Chambave.

Nous avons de cet homme fabuleux, hospitalier et généreux, encore plusieurs exemples de sonnailles que Cino Apostolo, et plusieurs autres collectionneurs, notamment de Fénis, conservent jalousement. Ses sonnailles, nous avait dit Baptiste Voyat, n'étaient pas polies comme les *Chamonix* mais on y voyait les coups de marteau ; elles étaient plus rustiques. On pouvait en acheter à la foire du printemps, à Fénis. En allant à la messe, on pouvait choisir, parmi les différentes marchandises des étalages, les *carrón* qui servaient pour monter les vaches à l'alpage au début de l'été.

Henri Armand

NOTES

¹ *L.N. Bich, Une page d'histoire valdôtaine contemporaine ou la guerre déclarée par les députés valdôtains contre le Comice Agricole d'Aoste, Aoste, Imprimerie Stévenin, 1902.*

² Il les vendait aussi aux *fèyàn* de Biella qui portaient leurs brebis au Petit-Saint-Bernard et à La Thuile et qui s'arrêtaient en passant chez lui à Champagne.



La maison des Ribola à Fénis (photo O. Voyatd)